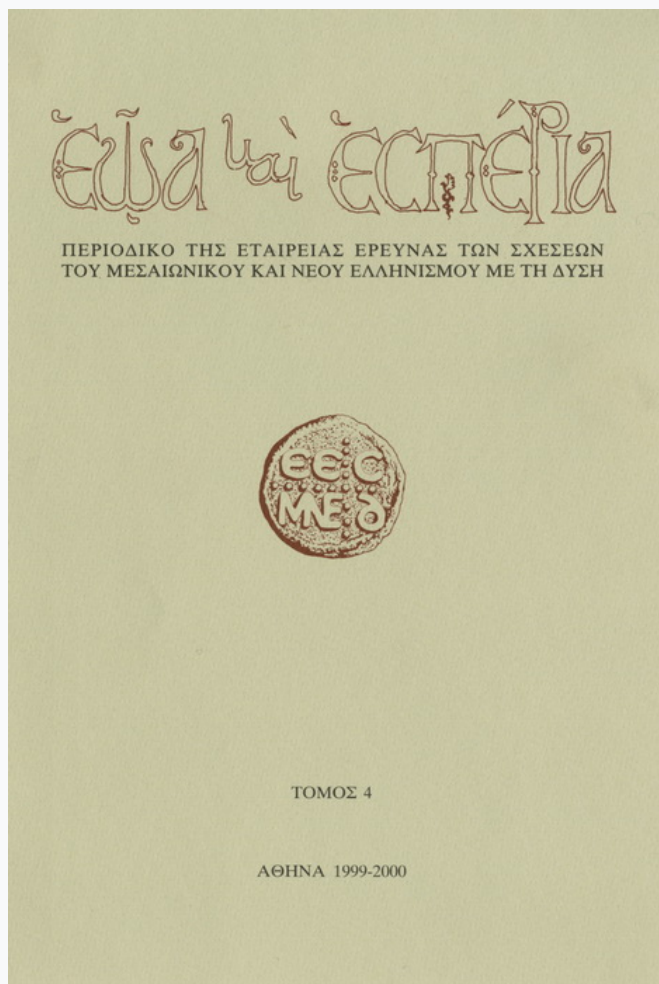


Eoa kai Esperia

Vol 4 (2000)



CITÉS-PORT DE L'ADRIATIQUE: COEXISTENCE OU VIE EN COMMUN DE LEURS HABITANTS? PROPOSITION DE RECHERCHE

ΟΛΓΑ ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING

doi: [10.12681/eaesperia.47](https://doi.org/10.12681/eaesperia.47)

To cite this article:

ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING Ο. (2000). CITÉS-PORT DE L'ADRIATIQUE: COEXISTENCE OU VIE EN COMMUN DE LEURS HABITANTS? PROPOSITION DE RECHERCHE. *Eoa Kai Esperia*, 4, 9–21. <https://doi.org/10.12681/eaesperia.47>

**CITÉS – PORT DE L'ADRIATIQUE: COEXISTENCE
OU VIE EN COMMUN DE LEURS HABITANTS?
PROPOSITION DE RECHERCHE***

J'ai décidé à écrire cette communication après avoir fait des raisonnements¹, sur les problèmes de vie en commun ou de collaboration dans l'Adriatique, une région, où étaient fréquents l'émigration des peuples qui habitaient sur ses deux rives ou les déplacements des populations de l'intérieur, qui étaient facilités par des facteurs géographiques et socio-politiques, ou qui étaient favorisés par les conditions politiques et militaires de l'époque.

En commençant par ce point de départ et en suivant, dans la mesure du possible, les données de la bibliographie courante, j'ai choisi en particulier les principales stations: villes-ports en tant que pôles d'attraction des habitants de la péninsule des Balkans. Les villes-ports offrent, à mon avis, le signe que, dans leur petit univers, se reflètent les problèmes de l'intérieur du pays, les cultures s'y rassemblent ou s'y heurtent, les idéologies s'y façonnent ou s'y développent. En formulant mes arguments, je ne me référerai pas aux routes maritimes commerciales qui traversent l'Adriatique² et grâce auxquelles, avec l'aide également des réseaux routiers continentaux qui y aboutissent³, se développait jusqu'au 19ème siècle une partie du marché international de l'époque; depuis longtemps ces questions ont été l'objet de recherche. Je vais étudier la composition de la population après les déplacements

* Le texte est un rapport présenté au colloque sur: "Les Balkans et l'espace Adriatique" (Aix-en-Provence, 7-8 Juin 1996). Les actes de ce colloque ne sont pas publiés jusqu'aujourd'hui.

1. Quand, il y a six ans (Février 1994), nous nous sommes rencontrés à Athènes entre collègues italiens et grecs, à l'occasion d'une rencontre organisée par l'Institut italien et le Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université d'Athènes, qui avait pour objet: "Echanges Sociaux et Economiques en Adriatique", nous avons exprimé l'espoir de voir se développer un réseau de collaboration comme celui qui fonctionne activement entre les collègues qui étudient l'histoire vénitienne en particulier, de même qu'entre les chercheurs italiens, serbes et croates. D'ailleurs, cette collaboration c'est une dette que nous avons envers les habitants des côtes de l'Adriatique qui, pendant des siècles, ont filé la trame de ces relations multiples; communication à un niveau culturel, commercial et économique, social et religieux.
2. ANTONIO Di VITTORIO, Il commercio tra Levante Ottomano e Napoli nel secolo XVIII, Napoli 1979, p. 99-100; ΟΛΓΑ ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING, Η ελληνική παροικία της Τεργέστης, 1750-1830, Αθήνα 1986, vol. II, p. 547-558, cartes 5, 6.
3. ARNO MEHLAN, Die Handelsstrassen des Balkans während der Türkenzeit, *Südostforschungen* 4 (1939) 243-296.

des habitants les conduisant à certains relais importants de l'Adriatique. Je choisis des endroits précis et en particulier Trieste, Ancône, Sénigallia et en partie Raguse et Venise, pour des raisons que je vais bientôt expliquer. Je ne m'étends pas sur les déplacements qu'on pourrait qualifier d'émigrations de populations, pendant la longue durée des siècles, du 13^{ème} au 15^{ème} siècle jusqu'à nos jours⁴. Les scènes que nous a montrées la télévision, il y a quelques années, avec des émigrés albanais et croates qui essayaient désespérément de débarquer dans des ports italiens de l'Adriatique occidentale, nous ont certainement, pour un grand nombre d'entre nous, transportés par la pensée aux émigrations des Grecs, des Albanais, de même que des habitants slaves des côtes dalmates et de l'intérieur du pays vers la péninsule italienne, pendant les premiers siècles de l'histoire des temps modernes. Il est bien connu, grâce à la bibliographie⁵ que la foule des slaves qui quittait la Dalmatie après 1463 et la chute de la Bosnie aux mains des Ottomans était si nombreuse que les autorités locales des côtes italiennes juste en face essayaient de trouver des moyens pour empêcher une telle concentration de population sur leurs territoires. Quittant la péninsule des Balkans, chassés par des épidémies, pourrés par des raisons économiques (imposées par des changements dans les cultures agricoles ou à cause de mauvaises récoltes ou par ce que les cultivateurs de l'Est de la péninsule italienne, de la région des Marche ou de Romagna par exemple recherchaient de la main d'oeuvre agricole, ou en raison des invasions turques, ils arrivaient en grand nombre (pas toujours calculable avec précision) dans des lieux d'installation définitive ou provisoire, dans les régions de l'Est de la péninsule italienne. La bibliographie récente nous en informe suffisamment⁶.

4. Voir brièvement: G. GABRIELLI, Gl'italo-greci e le loro colonie, *Studi Bizantini* 1(1925) 97-121; Z. TSIPRANLIS, Memorie storiche sulle comunità e chiese greche in terra d'Otranto (XVI sec.), *La Chiesa Greca in Italia dall'VIII al XVI secolo*, vol. II, p. 845-877.

5. *Italia felix. Migrazioni slave e albanesi in Occidente. Romagna, Marche, Abruzzi secoli XIV-XVI*, par les soins de SERGIO ANSELMi (Quaderni di *Proposte e Ricerche*, No 3), Ancona 1988, p. 255.

6. Le livre, oeuvre collective, publié en 1978 par les soins de SERGIO ANSELMi et intitulé *Le Marche et l'Adriatico Orientale: economia, società, cultura dal XIII sec. al primo Ottocento* (Deputazione di storia patria per le Marche), Ancona 1978, l'oeuvre récente *Italia felix*, et encore le volume: *Sette città jugo-slave tra Medioevo e Ottocento. Skoplije, Sarajevo, Belgrado, Zagabria, Cettigne, Lubiana, Zara*, (par les soins de Sergio Anselmi), (Quaderni di *Proposte e Ricerche*, No 9), Ancona (Ostra Vetere) 1991, résumant les derniers résultats et déductions fruits d'un travail de collaboration sur ce sujet. Quand sera terminée la recherche menée par Antonio di Vittorio sur *Adriatico e il mondo danubiano-balcanico: scambi, mercati, consumi (sec. XIV.-XX)*, (*Italia felix*, p. 9) alors nous aurons les résultats de recherches qui couvrent, chronologiquement et géographiquement, un spectre plus large d'échanges et de collaboration. Entre temps les études de: F. W. CARTER, Dubrovnik (Ragusa). A classical city-state, London / New York 1972; ANTONIO DI VITTORIO (par les soins de), *Ragusa e il Mediterraneo: Ruolo e funzioni di una repubblica marinara tra medioevo ed età moderna* (Atti del Convegno internazionale di studi sul tema, Bari, 21-22 Ott. 1988), Bari 1990 et RENZO PACI, La "scala" di Spalato e il commercio veneziano nei Balcani fra Cinque e Seicento, Venezia 1971 et d'autres, dont il serait ennuyeux

Au début du 19^{ème} siècle Anne Louise Germaine Necker, Madame de Staël dans *Corinne ou l'Italie*, oeuvre issue d'un de ses voyages en Italie dans les années 1804-1805, décrivait Ancône de la façon suivante: «La foule des Grecs qui travaillent devant leurs boutiques, assis à l'orientale, la variété des habitudes des Levantins qu'on rencontre dans les rues, lui donnent un air original et intéressant (...) La religion grecque (orthodoxe) (culto greco), la religion catholique et la religion juive coexistent en paix dans la ville d'Ancône»⁷.

L'écrivain triestin Umberto Saba en quelques mots faisait la remarque suivante, au début de notre siècle. «(...) A Trieste, complexe dans son étrange unité, il y avait l'Autriche, il y avait l'Italie, il y avait les Balkans, il y avait le Proche Orient»⁸.

À la fin du 18^{ème} siècle, le plus riche Grec de Trieste, Dimitrios Kartsiotis, associait son destin (familial et financier) à Maria Voinović, descendante de la riche famille serbe des Voinović, suivant l'exemple d'assez nombreux riches Grecs de l'étranger de son temps, cependant il veillait, dans son testament⁹, à laisser sa fortune aux descendnats grecs mâles de toute sa branche familiale à lui. Au début du 20^{ème} siècle, dans le testament d'Enrico Salem¹⁰, qui appartenait aux familles dirigeantes de la *Riunione Adriatica di Sicurtà*, on rencontre les modèles en matière de civisme, culture et civilisation qui composaient la société cosmopolite des Juifs de Trieste et, tout proportionnellement, de ses autres habitants: c'est-à-dire l'"italianità", "la foi en la religion de Moïse", "la défense de l'entité financière de la fortune familiale", "la reconnaissance de la collaboration avec les représentants des autres colonies étrangères": Il laissait donc 1.000 couronnes en faveur de la *Lega Nazionale* (qui se battait pour l'italianità de Trieste), il pensait à ceux qui avaient la

d'énumérer ici les noms, ont développé des recherches sur les relations de Raguse (Dubrovnik) et de l'intérieur du pays avec l'Adriatique occidentale. Par ailleurs, les recherches sur les Grecs et les Albanais du Sud de l'Italie, reprennent vie dernièrement, principalement dans le domaine linguistique et ethnographique: ST. CARATZAS, L'origine des dialectes néogrecs de l'Italie méridionale, Paris 1958; M. SCIAMBRA, Indagini storiche sulla comunità greco-albanese di Palermo, Grottaferrata 1963; TITOS GIOHALAS, Επόψεις του Ελληνισμού των αλβανικών κοινοτήτων της Σικελίας, *Πρακτικά της Ακαδημίας Αθηνών*, Αθήνα 1974, vol. 49; SERGIO SALVI, Le lingue tagliate. Storia delle minoranze linguistiche in Italia, Milano 1975; VINCENZO GIURA, Storie di minoranze. Ebrei, Greci, Albanesi nel Regno di Napoli, Napoli 1984.

7. ERCOLE SORI, La società urbana, en: Rosario Pavia-Ercole Sori (éd.), *Le città nella storia d'Italia, Ancora*, Bari 1990, p. 172.
8. BENJAMIN BRAUDE, The Jews of Trieste and the Levant trade in the eighteenth century, en: Giacomo Todeshini - Pier Cesare Ioly Zorattini (éd.), *Il mondo ebraico, Gli ebrei tra Italia nord-orientale e Impero asburgico dal Medioevo all' Èta contemporanea*, Pordenone 1991, p. 349.
9. ΧΡΙΣΤΙΝΑ ΚΟΥΛΟΥΡΗ, Η βιβλιοθήκη της σχολής Καρτσιώτη στον Άγιο Ιωάννη Κυνουρίας. Από την προεπαναστατική σχολική βιβλιοθήκη, *Άστρος* 1991, p. 28-39.
10. GIULIO SAPELLI, Riflettendo sulla "Presenza ebraica" nel ceto dirigente della Riunione Adriatica di Sicurtà", en: *Il mondo ebraico*, op. cit., p. 501.

même religion que lui, il laissait des sommes d'argent à l'Asile de Pauvres de la ville, à la communauté juive, de même qu'à la communauté grecque.

Dans la città nuova de Trieste¹¹, jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle, seule l'église de Sant'Antonio rappelait au visiteur du port qu'il se trouvait dans une ville à la population par excellence catholique; on trouvait l'église de Saint Nicolas des Grecs orthodoxes¹², l'église de Saint Spiridion des Serbes orthodoxes¹³, la synagogue juive¹⁴ et les temples des protestants (di confessione Augustana ed Helvetica)¹⁵; le visiteur de Raguse n'avait cependant pas la même impression, car à Raguse, les fidèles de l'église orthodoxe, jusqu'au 18^{ème} siècle encore, célébraient leur culte seulement dans des lieux privés, et à la suite à la pression exercée par la Russie¹⁶. La politique stratégique différente qui a fait naître et se développer les deux villes-ports à travers les temps a imposé d'autres objectifs et perspectives de tolérance pour les religions, les langues et les cultures.

À Venise nous rencontrons, à part de Ghetto des Juifs¹⁷, les quartiers *Campo dei Greci*, *Riva dei Schiavoni*, *Fondaco dei Tedeschi*, et ainsi de suite, restes d'une langue collaboration et coexistence¹⁸. Dans la petite ville de Sénigallia, ville-port par euphémisme, la *Strada dei Greci* ou le *Quartiere dei Levantini* son traversés par des rues aux noms révélateurs: *via Cipro*, *di Rodi*, *di Corinto*, *Corfù*, *Smirne*, *Samos*, et autres¹⁹.

Mon but n'est pas de continuer à citer la liste des témoignages de ce genre sur

11. ELIO GODOLI, *Le città nella storia d'Italia*. Trieste, Bari 1984, p. 57-144.

12. MARCO POZZETTO et autres, *Il Nuovo Giorno. La comunità Greco-orientale di Trieste: Storia e Patrimonio artistico-culturale*, Udine 1982; ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING, Παρουσία Τεργέστης, op. cit., vol. 1, p. 197-238.

13. MIODRAG AL. PURKOVIĆ, *Istorija srpske pravoslavne crkvene opštine u Trstu*, Trieste 1960; GIORGIO MILOSSEVICH – MARISA BIANCO-FIORIN, *I Serbi a Trieste. Storia, Religione, Arte*, Udine 1978; DEJAN-DJORDJE MILOŠEVIĆ, *Chronic der Serben in Triest*, Belgrad 1987.

14. G. CERVANI - L. BUDA, *La comunità israelitica di Trieste nel sec. XVIII*, Udine 1973; MARIO STOCK, *Nel segno di Geremia. Storia della comunità israelitica di Trieste dal 1200*, Udine 1979; je ne puis pas me consulter le livre de: LOIS DUBIN, *The Jews of Trieste in the Age of Absolutism and Enlightenment* (Ph.D Thesis pas publiée), Harvard University 1988; v. aussi: TULLIA CATALAN, *La comunità ebraica di Trieste (1781-1914). Politica, società e cultura*. Trieste, Lint 2000.

15. LIANA de ANTONELLIS - MARTINI, *Portofranco e comunità etnico-religiose nella Trieste settecentesca*, Milano 1968, p. 153-161.

16. CARTER, *Dubrovnik (Raguse)*, op. cit. p. 22.

17. BRIAN PULLAN, *Rich and poor in Renaissance Venice. The social Institutions of a Catholic State, to 1620*, Oxford 1971, p. 479, 486-489.

18. BRINHILDE IMHAUS, *Les émigrés balkaniques (Grecs, Dalmates, Albanais) à Venise de 1204 à 1453*, (Ph. D Thesis) Université de Toulouse - Mirail 1877; MANOUSSOS MANOUSSAKAS, *I Greci a Venezia, Il Velro. Rivista della civiltà italiana*, an XXVII, 3-4 (mai - août 1983) 441-450; du même, *Επισκόπηση της ιστορίας της Ελληνικής Ορθόδοξης Αδελφότητας της Βενετίας (1498-1953)*, *Τα Ιστορικά* 11 (1989) 243-264.

19. ΟΛΓΑ ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING, *Λησμονημένοι ορίζοντες Ελλήνων εμπόρων: το πανηγύρι στη Senigallia (18ος – αρχές 19ου αι.)*, Αθήνα 1989, p. 34-35.

des histoires, des anecdotes ou des coutumes, mais, en prenant comme point de départ cette série d'illustrations, mon but est de vous présenter les problèmes qui me préoccupent et pour lesquels je constate, en observant la bibliographie contemporaine, que certains ont retenu l'attention des chercheurs et d'autres non. Ces 10-15 dernières années, les scientifiques qui étudient les phénomènes de croissance sociale et économique des villes de l'Adriatique et en particulier des villes-ports importantes, ont fixé leur intérêt sur la présence des divers étrangers y habitant, que des raisons principalement économiques avaient poussés à s'y installer. Des livres sur les Serbes et les Grecs de Trieste ont vu la lumière du jour dans le passé²⁰. En lisant des études, qui se sont publiées récemment sur les Juifs d'Italie du Nord²¹ et de la région des *Marche*²² et d'autres régions (Vénise, Raguse)²³ nous entrons en général des connaissances et nous partageons la réflexion et les questions que se posent les chercheurs sur la présence de chacun des groupes ethniques et religieux qui se décidèrent ou trouvèrent leur intérêt à lier leur destin pendant longtemps à ces régions. Cependant, on ne se questionne pas sur le problème de la coexistence ou de la vie en commun de leurs habitants qui provenaient de différentes ethnies ou religions²⁴, ou bien on y répond de façon incomplète. Le fait qu'ils aient participé à la croissance économique d'une région, en même temps que d'autres étrangers qui se sont installés définitivement dans ces villes, que ce la peut-il signifier par rapport aux questions posées par la recherche contemporaine? Que cela peut-il signifier pour la formation de la société à travers les temps, au niveau de la culture, de la langue, de la conscience ethnique (les étrangers, juifs, grecs ou serbes par ex., parmi d'autres qui se battent pour l'italianità de Trieste au début du 20ème siècle, à quelle "nationalité" vont ils appartenir?). Suffit-il d'avoir des données sur les populations pour pouvoir suivre les trames sociales et autres de la population? Quand Nicolas Tomadakis, il y a des

20. Voir ici n. 12,13.

21. *Il mondo ebraico*, op. cit.

22. *La presenza ebraica nelle Marche. Secoli XIII - XX* (par les soins de SERGIO ANSELMINI - VIVIANA BONAZZOLI), (Quaderni monografici di *Proposte e Ricerche* n. 14), Ancona 1993.

23. Je ne puis pas me consulter les livres: *Gli Ebrei e Venezia, secoli XIV-XVIII*. Atti del Convegno internazionale organizzato dall'Istituto di storia della società e dello stato veneziano della Fondazione Giorgio Cini, Venezia, Isola de San Giorgio Maggiore, 5-10 giugno 1983, (par les soins de GAETANO COZZI, Milano 1987; J. TADIĆ, *J evreji u Dubrovniku do polovine XVII stoljeća*, Sarajevo 1937, cité par CARTER, Dubrovnik, op. cit. p. 402.

24. Des contributions intéressantes sont celles de ANNA MILLO, *L'élite del potere a Trieste; una biografia collettiva 1891-1938*, Milano 1989; REGINA NASSIRI, "Der Triester Handelstand - der belebende Geist und die Seele Triests (...)" ; *Das Triestiner Wirtschaftsbürgertum um 1900; eine Analyse von Verlassenschaftsakten* (Dipl. Arbeit zur Erlangung des Magistergrades an der Geisteswissenschaftsfakultät der Universität Wien), Vienna 1994.

années, écrivait, en exagérant bien sûr, que Trieste est occupé par les Grecs à la veille de la Révolution de 1821, alors que sa population grecque ne dépassa jamais les 3-4% de la population totale²⁵ et que les pourcentages de Juifs à Trieste²⁶, Ancône²⁷ et Venise, dans les périodes florissantes pour eux, se trouvaient à peu près au même niveau (4 à 6%) (en tenant compte toujours des persécutions et des réinsertions qui avaient lieu à travers les temps sur les côtes de l'Adriatique) et que le pourcentage des autres étrangers (Anglais, Français, Allemands) s'élevait à 5-6%, alors comment peut-on, en se fondant seulement sur de simples données statistiques, avoir une réflexion sur des problèmes de collaboration multiple, de coexistence ou même encore de vie en commun? Et, toute façon, où mettrions-nous les limites finales de la coexistence et les caractéristiques de la vie en commun? Un exemple pourrait convaincre. À la foire annuelle de Sénigallia, qui durait quinze jours, on ne pourrait parler de vie en commun pour les commerçants, levantins et autres, qui ébalaient sur le sol, sur les stands et dans leurs barques, leur marchandise, même si leur présence à intervalles réguliers mais brefs, avait pour résultat que les autorités municipales étendent les limites de la ville²⁸. Cependant il est indiscutable que les commerçants avaient une vie commune. Mais quand des étrangers vivaient pendant longtemps dans des villes-ports (Raguse, Venise, Ancône) et développaient entre eux des échanges commerciaux, jusqu'à quel point nous est-il permis de parler de vie commune sociale et culturelle? Les raisons et le moment dans le temps où ont eu lieu les déplacements de ces populations vers leurs nouveaux lieux d'installation d'une part et, d'autre part, les conjonctures économiques et culturelles dans lesquelles ces villes se sont développées à travers les siècles, doivent être examinés simultanément afin de pouvoir donner quelques réponses. Ainsi, il n'est pas possible d'étudier en même temps les facteurs qui ont poussé Grecs et Serbes à une vie commune religieuse et communautaire sur les côtes dalmates du 14^{ème}-16^{ème} siècle²⁹ et les problèmes de coexistence religieuse et communautaire qui surgissent à Trieste au 18^{ème} siècle³⁰ et à Venise bien plus

25. ΚΑΤΣΙΑΠΑΗ-HERING, Παρουσία Τεγγέστης, op. cit., p. 123-132.

26. MARCO POZZETTO. Gli uomini che hanno "fatto" Trieste, *La Bora*, an IV, n. 5, (1980) 20-21: CARLO GATTI, Gli Ebrei a Trieste tra settecento e ottocento. Note demografiche, en: *Il mondo ebraico*, p. 311-326.

27. ERCOLE SORI, Una "comunità crepuscolare": Ancona tra Otto e Novecento, en: *La presenza ebraica*, op. cit., p. 191, 195.

28. *Ampliacione di Senigaglia. Cronaca e documenti 1746-1763*, par les soins de S. ANSELM, EDOARDO FAZI, RENZO PACI, Senigallia 1975.

29. DUŠAN Lj. KAŠIĆ, Die griechisch-serbische Kirchensymbiose in Norddalmatien von XV bis zum XIX Jahrhundert, *Balkan Studies*, 15 (1974) 21-48.

30. GIUSEPPE STEFANI, I Greci a Trieste nel settecento, Trieste 1960, p. 165-273; ΚΑΤΣΙΑΠΑΗ-HERING, Παρουσία Τεγγέστης, op. cit., p. 92-107.

tôt³¹. Que signifie la vie religieuse en commun pour les sociétés où habitent ces étrangers, pour la croissance de leurs colonies elles-mêmes, pour leur développement en tant qu'individus et leur insertion dans les sociétés où ils vivent et enfin pour la fameuse place que souligne l'historiographie nationale, à savoir combien ils ont participé à la préparation de la conscience nationale de leurs compatriotes établis à l'étranger, sur leurs lieux de départ (en particulier en ce qui concerne les Serbes et les Grecs) ou pour les courants du sionisme etc.

Schématiquement, on peut examiner les problèmes de coexistence ou de vie en commun sous les axes suivants:

a) Coexistence ecclésiastique et religieuse au niveau de la communauté (en particulier pour les Serbes et les Grecs orthodoxes jusqu'à la fin du 18ème siècle). La coexistence plus ou moins harmonieuse pour des problèmes de procédure, de célébration, de culte, de langage et autres, ne serait pas toujours due à leur bonne volonté mais à la politique des états qui les invitaient ou les accueillait. Je rappelle simplement que le terme Greco jusqu'à la fin du 18ème siècle signifiait orthodoxe, pas obligatoirement et uniquement Grec en tant que nation³². Ainsi, si sur les côtes dalmates (à Zadar, Šibenik, Skradin par exemple) on remarque, tout au moins dans les premiers siècles de l'histoire moderne, une vie en commun en gros sans embûches sous la même église pour Grecs et Serbes, cela est dû surtout au fait que les Serbes étaient les plus forts du point de vue de la population et ceux qui rédisaient au même endroit pendant la plus longue période et au fait que les Grecs n'ont jamais atteint des niveaux menaçant l'indépendance des fondations religieuses ou autres. La prérocité de l'époque, pendant laquelle la question nationale ne s'était d'ailleurs pas développé, peut avoir aidé à la continuation des conditions de vie en commun dont les résultats apparurent également dans le domaine de la peinture religieuse. La politique de l'Église Catholique, soit venant directement de l'État de la Papauté, soit indirectement affaiblie par fois dans des circuits de l'administration vénitienne, limitait par ailleurs, par exemple dans le cas d'Ancône³³, ou bien facilitait, dans le cas de Venise, la possibilité d'une longue croissance autonome communautaire, économique et autre, des différentes religions (Grecs, Serbes, Juifs).

31. ΦΑΝΗ ΜΑΥΡΟΕΙΔΗ, Συμβολή στην ιστορία της ελληνικής αδελαφότητος Βενετίας στον ΙΣΤ' αιώνα. Έκδοση του Β' Μητρώου Εγγράφων (1533-1562), Αθήνα 1971, p. 68-70; IMHAUS, Les émigrés balkaniques., op. cit.; ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΜΟΣΧΟΠΟΥΛΟΣ, Οι Έλληνες της Βενετίας και Ιλλυρίας (1768-1791). Η Μητρόπολη Φιλαδελφείας και η σημασία της για τον Ελληνισμό της Β. Αδριατικής, Αθήνα 1980, p. 141 ff.

32. OLGA KATSIARDI-HERING, Das Habsburgerreich: Anlaufpunkt für Griechen und andere Balkanvölker im 17-19. Jahrhundert, *Österreichische Osthefte* 38, Heft 2 (1996) 43-45.

33. ΖΑΧΑΡΙΑΣ ΤΣΙΡΙΠΑΝΛΗΣ, Εκλογή Μητροπολίτη Ιταλίας από τους Έλληνες της Αγκώνας (1543-1548), *Δωδώνη* 2 (1973) 63-76; ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΑΠΑΓΕΩΡΓΙΟΥ, Συμβολή στην ιστορία της ελληνικής παροικίας της Αγκώνας κατά τον 19ο αι., *Δωδώνη* 4 (1975) 293-340.

Mais même quand deux groupes de nation et de religion différentes finissent par se séparer (comme dans le cas de Trieste à la fin du 18ème siècle), combien avons-nous le droit à d'accorder à cette séparation une importance exclusivement nationale et de ne pas y reconnaître tout d'abord des problèmes linguistiques? Comment pouvait - il être absurde que les Serbes préfèrent leur langue de messe, de même que les Grecs?

Et, de toute façon, même si les choses sont ainsi (et je crois que le nationalisme du 19ème et du 20ème siècle a accordé trop d'importance à de telles "séparations")³⁴ que cela signifiait - il ensuite pour la vie des individus isolés? Et comment expliquer en même temps les mariages mixtes, la collaboration à un niveau politique et militaire en 1787 (rappelons - nous par exemple le soutien de Jove Curtovic' pour la petite flotte de Lambros Katsonis pendant la guerre entre Russes et Turcs en 1787-1792³⁵, quelques années seulement après la séparation des deux communautés), des entreprises à base financière commune (commerciales, maritimes et d'assurances)?

D'un autre côté, les persécutions des Juifs, en particulier à Ancône³⁶ et un peu moins à Trieste³⁷ (où, à partir de 1755, ils vivaient en dehors du ghetto et où ils jouissaient, au contraire de leurs semblables dans le reste du Royaume des Habsbourg, des mêmes libertés à peu près que les autres étrangers ont contribué d'une part aux fluctuations de leur population mais aussi à la différenciation à chaque fois de l'image sociale; séphardites, marannes et askénazy vivaient ensemble, ou rivalisaient sur le plan économique, culturel, linguistique, influençant et influencés par leurs racines culturelles et par l'environnement hospitalier ou non de leur nouveau lieu d'installation.

b) Les diverses collaborations à caractère économique représentent un deuxième axe à étudier. Jusqu'à présent, les études s'y rapportant, les unes de façon plus partielle, ont examiné le rôle économique de chacun des groupes nationales et religieux et peut-être également leur participation à la croissance économique plus générale des villes où ils se sont installés. Cependant, on n'a pas d'étude systématique dont l'objectif serait de retrouver la collaboration au niveau des entreprises commerciales, des compagnies maritimes et d'assurances (là ou bien sûr les archives nous le permettent; et elles nous le permettent pour Trieste,

34. Comme exemple je cite l'étude récente effectué par l'académicien serbe DEJAN MEDAKOVIĆ, *Chronik der Serben in Triest*, op. cit., p. 88-98.

35. ΟΛΓΑ ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING, *Μύθος και ιστορία. Ο Λάμπρος Κατσώνης, οι χρηματοδότες του και η πολιτική τακτική, Ροδωνιά, Τιμή στον Μ. Ι. Μανούσχα*, vol. I, Πέθυμο 1994, p. 195-214.

36. VIVIANA BONAZELLI, *Le comunità israelitiche*, en: *La provincia di Ancona. Storia di un territorio*, par les soins de S. ANSELMi, Bari 1987, p. 127-143.

37. GERVAANI, *La comunità israelitica*, op. cit.

peut-être pour Venise mais en tout cas pas pour Ancône où une grande partie des archives a été détruite pendant la seconde guerre mondiale). Est-ce un hasard ou un signe du sérieux avec lequel les habitants de Trieste décidaient de faire face aux dangers de la navigation en mer et autres, quand ils participaient en 1829 à la Banque Adriatique des Assurances (qui a ouvert la voie à la *Riunione Adriatica di Sicurtà*) avec 44% aux Grecs, 21% aux Italiens, 22, 28% divers, 8,64% aux Juifs et 3,7% aux “Illyriens”³⁸? Une recherche assidue dans le riche domaine des assurances nous donnerait, j’ai des raisons de le supposer, des images semblables pour tout le 19^{ème} siècle. Mais ici aussi nous nous posons la question. Est-il possible de supposer que n’importe quelle collaboration à contenu économique, qui en tout cas avait lieu principalement entre les couches économiquement puissantes, signifiait obligatoirement qu’il y avait une forme de vie en commun nécessaire pour faire face aux nouvelles perspectives, aux nouveaux marchés, aux nouvelles techniques? Là où il n’y a pas de telles collaborations, est-ce que les entreprises ne prospèrent pas de la même façon?

c) La troisième axe est celui de l’évolution de l’urbanisme et de l’architecture des villes avec la participation des étrangers aussi. Dans le cas de Trieste, où la nouvelle ville a été construite principalement par des étrangers (par étrangers on entend aussi des colonisateurs italiens et des Autrichiens, des Juifs, des Grecs, des Serbes et autres³⁹), le phénomène de la vie en commun, tant par le voisinage quotidien de tous ces groupes sans quartiers distincts que, aussi, par la tendance d’unification dans les styles de l’architecture qu’ils adoptaient pour la construction de leurs bâtiments), où la participation d’étrangers (à part les Slaves et en partie les Juifs, qui cependant habitaient généralement dans le ghetto) n’était pas si fortement sensible. Raguse a prospéré à des époques plus précoces, avant que les tactiques modernes d’urbanisme ne connaissent leur croissance ou plutôt, dans la plupart des domaines, elle donnait l’image d’un monde plus “homogénéisé”; en cela, elle pourrait être l’exemple brillant de la coexistence de Latins et de Slaves, qui cependant avaient en général les mêmes croyances⁴⁰.

d) Le quatrième paramètre est celui des relations familiales. Des études qui ont été effectuées jusqu’à présent à ce sujet ont démontré que des mariages mixtes⁴¹, qui pouvaient amener à des changements de dogme ou de religion (dans le

38. OLGA KATSIARDI-HERING, Griechen, Serben und Juden in Triest. Koexistenz oder Symbiose? *Zibaldone* 15 (mai 1993) 26.

39. POZZETTO, Gli uomini che hanno “fatto” Trieste., op. cit.; LAURA TULLZUCCA, Architettura neoclassica a Trieste, Trieste 1974.

40. CARTER, Dubrovnik., op. cit., p. 446-485; HENRIK BIRNBAUM, Dubrovnik - a Place of Cultural Transition and Transformation, *Südostforschungen* 54 (1995) 1-22.

41. KATSIAPAH-HERING, Παρουσία της Τεργέστης, op. cit., p. 129-130.

cas par ex. de mariages de juifs avec des catholiques ou autres) étaient d'autant plus fréquents qu'on avançait dans le 19ème siècle et avaient lieu même beaucoup plus récents qu'on avançait dans le 19ème siècle et avaient lieu même beaucoup plus tôt dans les couches économiques supérieures. Progressivement, l'assimilation sociale qui conduit à l'image cosmopolite des groupes sociaux locaux, sans cependant qu'en même temps ne se perde complètement la spécificité "nationale" dans laquelle est élevé chacun des groupes séparés au cours du 19ème siècle, est inévitable. Les habitants de Trieste sont tout d'abord ou à la fois des Triestins et ensuite ou en même temps des Italiens, des Autrichiens, des Juifs, des Serbes, des Grecs, des Slovènes et c'est en tant que, tels qu'ils se sont comportés même pendant la crise de 1976. C'est cette image que créaient les conditions politiques de la naissance et de la croissance de la ville en question avec la tolérance et la protection des Habsbourg. Cependant, combien est-il possible de soutenir la même chose pour les habitants d'Ancône du 18ème et du 19ème siècle provenant de diverses ethnies, à l'exception des Slaves, ceux qui depuis des siècles avaient été transférés et presque assimilés tant en ville que dans toute la région des Marche⁴²? Les Juifs et surtout les multiples groupes successifs qui de temps à autre ont été appelés ou s'y sont réfugiés, lesquelques Grecs et autres commerçants européens, combien se sont-ils insérés dans la société d'Ancône où les rythmes de croissance (économiques et autres) étaient fixés pour beaucoup par la sévère politique du pape?

Je voudrais insister davantage sur le paramètre, parce que c'est juste ces dernières années que la recherche s'est tournée vers ce domaine. Est-ce que les éléments démographiques sont suffisants pour nous donner cette dimension de la vie en commun? Dernièrement je me suis occupée des testaments et des archives concernant les fortunes des Triestins défunts et surtout des étrangers de provenance diverse, à la fin du 18ème siècle (recherche qui se trouve encore au stade de la recherche de témoignages⁴³) et cela me conduit à être persuadée qu'à un niveau personnel et familial les mentalités dans cette vie en retrait ne sont pas si solidifiées, du moins dans les couches socio-économiques supérieures. Comment expliquer par ex. les dons ou les legs à des fondations religieuses, communautaires, philanthropiques par des représentants d'autres dogmes ou l'intérêt pour l'organisation en commun de manifestations artistiques et philanthropiques⁴⁴?

e) J'ai laissé en dernier l'axe culturel, non pas parce qu'il est moins important mais parce que, à l'exemple de Venise et de Raguse, il été du moins jusqu'à présent, l'objet d'une recherche plus assidue. Je pense qu'à ce sujet il n'est pas utile que

42. *Italia felix*, op. cit.

43. À comparer les études de MILLO et de NASSIRI (ici n. 24).

44. SAPELLI, op. cit.

j'ajoute quoi que ce soit à toutes les très nombreuses déductions connues jusqu'à présent, concernant le domaine de l'art (principalement de la peinture), de la littérature, de la typographie et de l'édition⁴⁵.

Mais dans le domaine culturel je pense qu'on pourrait intégrer la problématique que fait naître aujourd'hui la linguistique et en particulier le domaine des rapports des langues entre elles (Sprachkontakten), qui étudie, entre autres, non seulement le vocabulaire emprunté, la syntaxe et la structure, mais aussi les influences structurelles des langues les unes sur les autres par le fait que les mêmes personnes communiquaient avec différentes langues au niveau du cercle étroit de la famille, des membres du foyer familial dans son sens le plus large, au niveau du travail, de l'administration et autres. Ainsi de l'étude du dialecte vénitien ou triestin pouvait-on peut-être tirer des conclusions qui expliqueraient des emprunts à la lointaine, géographiquement, parlant langue grecque moderne et sans aucun doute aux langues slaves voisines⁴⁶. Constantin Economou, professeur à l'Université de Vienne au début de notre siècle, qui a fait d'importantes études sur le fonctionnement du cerveau et qui était originaire de Trieste, mentionne qu'il parlait grec avec son père, allemand avec sa mère, français avec sa soeur Sophie et son frère Dimitri et triestin avec son frère Léonidas⁴⁷.

Ce serait trop long si j'essayais d'approcher la littérature triestine ou quelques unes des oeuvres de Goldoni par exemple, et autres, dont l'étude montrerait le caractère cosmopolite de l'environnement où ils vivaient, environnement qui devait sa spécificité aussi à la cohabitation des hommes et des mentalités. Peut-être que les états nationaux déchiquetés et que les nationalismes de la région des Balkans nous conduisent au déclin de cette culture cosmopolite de l'Adriatique?

Je n'ai pas abordé les problèmes qui apparaissent dans ces villes-ports et qui sont relatifs aux différentiations ethniques et aux confrontations. Cependant, je dois, en conclusion, souligner que dans les villes-ports, pôles centraux de la vie sociale et économique de l'intérieur d'un pays⁴⁸, qui souvent est habité par des populations des nations différentes de celles qui se concentrent sur les villes littorales névralgiques, les confrontations nationales apparaissent intenses entre le port développé sur le plan économique et intérieur du pays agricole ou en tout cas

45. Armeni, Ebrei, Greci stampatori a Venezia (Catalogo della mostra par les soins de Scilla Abbiati), Venezia 1989.

46. Comment expliquer l'exemple du gaidero < gaidaros (âne) en grec moderne dans l'idiome triestin, quand bien sûr les sympathiques petits ânes ne représentaient même pas l'objet d'échanges commerciaux à Trieste? [MARIO DORIA, Dizionario del dialetto triestino, *La Bora*, an IV, n. 5 (1980) 36].

47. NASSIRI, op. cit., p. 61.

48. Voir ANDREAS MORITZ, Das triester Hinterland. Zur wirtschaftlichen und sozialen Entwicklung vom Beginn des 19. Jahrhunderts bis zur Gegenwart. Wiener Archiv für Geschichte des Slawentums und Osteuropas, vol. 7, Wien / Köln / Graz 1969.

envie de développement.

Enfin, je voudrais proposer que, pour traiter les questions mentionnées ci-dessus, il y ait une collaboration entre les chercheurs: a) principalement au niveau méthodologique: terminologie plus exacte, par ex. que l'on considère également des propositions ethnologiques et sociologiques pour définir des notions telles que: parenté, types de parenté, vie en commun, communication, assimilation etc. comme a évolué récemment la discussion sur la notion de culture et b) au niveau de la recherche de solutions pour des questions pratiques précises dont pour beaucoup d'entre elles j'ai déjà parlé.

À la place d'un épilogue, je préférerais laisser notre écrivain croate contemporaine Slavenska Drakulić parler par le biais d'un de ses récents textes⁴⁹: "Hier, j'étais à Trieste. Naturellement, je devais passer la nouvelle frontière slovène mais cela m'inquiétait moins que la proximité de la frontière italienne. Dans ma conscience, la Slovénie, même si elle ne m'appartient plus, n'est cependant pas un pays étranger, ennemi. Je m'en souviens exactement. La dernière fois, je me tenais au même passage de la frontière à Kozina, il y a trois étés, dans une file interminable d'autos venant de Zagreb, Belgrade, Niš, Skopje et Sarajevo. Sous le toit de tôle brûlante de la voiture, j'ai été prise de ce léger tremblement bien connu et de ce sentiment désagréable à l'estomac dont souffrait tout vrai "Jugo" quand il approchait de la frontière italienne. C'était la peur que le douanier ne découvre les lires clandestines ou achetées au marché noir ou encore les dinars que les commerçants triestins ou les commerçants du change nous échangeaient sur la route en lires à un prix défavorable pour nous (...)".

49. SLAVENSKA DRAKULIĆ, Wie wir die Freiheit gegen Schuhe eintauschten, en: HELMUT EISENDLE (ed.), *Triest, die Stadt zwischen drei Welten*, München 1994, p. 64.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

ΠΟΛΕΙΣ – ΛΙΜΑΝΙΑ ΣΤΗΝ ΑΔΡΙΑΤΙΚΗ: ΣΥΝΥΠΑΡΞΗ Ή ΣΥΜΒΙΩΣΗ ΤΩΝ ΚΑΤΟΙΚΩΝ ΤΟΥΣ; ΠΡΟΤΑΣΗ ΓΙΑ ΕΡΕΥΝΑ

Στη σύντομη αυτή μελέτη διατυπώνονται σκέψεις που αφορούν στη συνύπαρξη ή συμβίωση των κατοίκων της Αδριατικής, κυρίως στους νευραλγικούς σταθμούς πόλεις-λιμάνια, ως πόλους έλξης των κατοίκων της Βαλκανικής Χερσονήσου από τη μία και, από την άλλη, ως κέντρα διεξαγωγής του εμπορίου ή τουριστικά θέρετρα, προκειμένου για τον 20ό αιώνα. Με αφετηρία συγκεκριμένα παραδείγματα, στα οποία αποκραυγάζονται η συμβίωση Ιταλών, Σέρβων, Εβραίων, Ελλήνων στις πόλεις-λιμάνια της Τεργέστης, Βενετίας, Αγκώνας, Senigallia, Ραγούζας (Dubrovnik) διατυπώνονται οι 5 άξονες γύρω από τους οποίους, κατά τη γνώμη μου, πρέπει να κινηθεί η μελλοντική έρευνα προκειμένου να δοθούν οι πρώτες απαντήσεις στο σύνθετο πρόβλημα.

Οι άξονες αυτοί, που αναπτύσσονται εδώ διαγραμματικά, είναι: α) εκκλησιαστική-θρησκευτική συμβίωση ή συνύπαρξη σε κοινοτικό επίπεδο· β) οι ποικίλες οικονομικού περιεχομένου συνεργασίες· γ) η πολεοδομική και αρχιτεκτονική εξέλιξη των πόλεων με τη συμμετοχή και των ξένων· δ) οι οικογενειακές σχέσεις· ε) πολιτισμικές σχέσεις και παραγωγή.

ΟΛΓΑ ΚΑΤΣΙΑΡΔΗ-HERING